

depuis quelque temps ! Voilà une enfant que je ne vois plus, et quand à mon neveu, il a eu l'esprit de se fouter le pied et il ne bouge pas de chez lui. Allons, c'est dit, je l'emmené ; vous y consentez, chère madame.

Il n'était pas possible de dire non. Gabrielle partit avec madame de Saint-Villiers : mais elle était fort mal à l'aise et se sentait moins de courage que chez elle, à Montretout.

Comme elles étaient toutes deux, le son à table, la marquise se mit tout à coup à parler de René exprimant la contrariété qu'elle éprouvait de sa foudre. Ce fut alors la première, la seule fois où sa filleule se demanda si la vieille femme n'était pas la complice du jeune homme, et ne convoitait pas pour son neveu les millions de la maison Duriez. Une semblable idée fit tellement horreur à Gabrielle qu'elle la repoussa sur-le-champ et sans peine : mais ces soupçons involontaires, qui lui venaient à présent sur ceux qu'elle aimait et respectait le plus, n'étaient pas pour la jeune fille les fruits les moins amers de sa dure expérience.

Après le dîner, elle se trouva seule un moment dans le petit salon, sa marraine l'ayant quittée pour écrire un billet et donner quelques ordres. Gabrielle tenait entre ses mains une magnifique collection de gravures de Goupil, représentant les meilleures toiles des dernières expositions ; elle l'examinait avec intérêt, car elle avait un goût très vif pour la peinture et toute espèce de dessin. Elle remarqua, dans un tableau historique, un personnage qui ressemblait fort à M. de Laverdie ; cela lui rappela le portrait de celui-ci qui devait être derrière elle, et, se tournant un peu, elle se mit à contempler. En revoyant cette physionomie si fine et ces yeux fiers, elle fut saisie d'une douloureuse pitié de songer qu'ils cachaient un caractère bas. Pauvre René, murmura-t-elle, pauvre René !... Oh ! comme je vous plains !

Au bruit que fit une porte, elle se retourna vivement : M. de Laverdie entra.

Elle ne se troubla pas et remercia intérieurement le ciel de l'avoir envoyé. A tout prix, elle voulait prévenir une demande en mariage, un refus, et les scènes pénibles à tous qui ne manqueraient pas d'en résulter. Peut-être que l'occasion s'offrait de tout arrêter, si toutefois il restait à René assez d'honneur et de loyauté pour la comprendre.

Le jeune homme, de son côté, prévit qu'une explication allait avoir lieu : il la désirait. Ce qui le surprit au plus haut point, c'est que Gabrielle parlât la première.

— Monsieur, fit-elle, ne sachant pas du tout ce qu'elle allait lui dire, mais sentant qu'il fallait en finir de suite et que sa marraine pouvait rentrer, monsieur, j'ai appris ce duel... C'est un grand malheur... M. Arnaud était un ami de notre famille.

— Monsieur Arnaud, j'espère, le sera encore longtemps, dit René d'un ton froid. Grâce au ciel, son état ne présente plus aucun danger.

— Il est sauvé ? s'écria Gabrielle avec joie.

— Oui, mademoiselle.

Il y eut un moment de silence embarrassé.

— Mademoiselle, reprit René qui se leva et fit un pas vers la jeune fille, pardonnez-moi... J'ai été aveugle, insensé ! mais ne pensez pas que j'eusse pu vous faire autant de mal volontairement. Je vous jure que si j'avais compris plus tôt ce qui me paraît si clair à présent, jamais la vie de M. Arnaud n'eût été mise en péril par ma main !

Gabrielle baissa la tête. L'album de Goupil était

encore ouvert devant elle : ses yeux se fixèrent sur la gravure, sans la voir, agrandis par l'intensité d'une réflexion profonde.

— Me croyez-vous ? me pardonnez-vous ? demanda René encore une fois.

— Oui, monsieur, oui, murmura la jeune fille.

Madame de Saint-Villiers rentra alors dans la chambre. Elle eut grand plaisir à voir son neveu, et décida qu'il les accompagnerait à Montretout. René s'excusa de ne pas le faire, non sans peine, disant qu'il n'avait pas prévu la présence de mademoiselle Duriez, et alléguant un engagement sérieux. Il craignait pourtant que sa tante n'éprouvât quelque ennui à revenir seule.

— Qu'à cela ne tienne, répondit celle-ci. Il fera presque jour encore : et d'ailleurs une promenade nocturne et même solitaire, à travers le Bois n'a rien qui m'effraye.

Ils descendirent ensemble ; René aida ces dames à monter en voiture, puis partit lui-même à pied pour le faubourg Saint-Honoré.

Trois ou quatre jours après, madame de Saint-Villiers n'ayant aucune nouvelle de son neveu, et trouvant sa conduite vis-à-vis d'elle et de la famille Duriez fort extraordinaire, prit la résolution d'aller trouver le jeune homme chez lui. C'était une chose qu'elle faisait rarement, mais elle y était cette fois poussée par une grande inquiétude : elle tremblait que René ne fût entraîné de nouveau vers la vie dissipée qu'il avait menée autrefois.

Une après-midi, vers cinq heures, elle se fit conduire rue d'Anjou.

Elle fut frappée de la mine bouleversée du domestique qui lui ouvrit : c'était un ancien serviteur, absolument dévoué à M. de Laverdie ; il parlait bas, de ce ton voilé qu'on prend dans une chambre de malade.

— Mon Dieu ! François, qu'y a-t-il ?... Votre maître ?... s'écria la marquise, très effrayée.

— Rien, rien, madame, rien encore, répondit vivement le domestique. Mais je suis heureux de voir madame la marquise ! J'étais sur le point d'aller trouver madame.

— Pourquoi ? Parlez vite, François. Ah ! mon pauvre René !

Le vieux domestique fit entrer madame de Saint-Villiers dans la bibliothèque, où elle s'assit toute tremblante. Alors, debout devant elle, il lui dit d'une voix altérée qu'il était fort tourmenté à l'égard de son maître, que certainement quelque grand malheur était arrivé à monsieur le comte ; que depuis plusieurs jours celui-ci ne sortait plus, mangeait à peine et restait enfermé chez lui, où il passait des heures à écrire.

— Hier, ajouta le pauvre homme en pâlisant, je l'ai trouvé occupé à examiner et à charger des pistolets.

— Où est-il ? où est-il ? s'écria la marquise en se levant aussitôt.

— Dans sa chambre à coucher, madame la marquise ; il ne bouge plus de cette pièce maintenant.

Madame de Saint-Villiers traversa l'appartement et, sans se faire annoncer, sans frapper même, entra chez son neveu.

C'était la chambre gothique. Le jour s'y adoucissait en passant par les vitraux. René était assis au milieu, devant une table sur laquelle se trouvaient beaucoup de papiers et quelques armes, ainsi que l'avait annoncé le domestique, il écrivait.

Il se leva dès qu'il aperçut sa tante. Celle-ci marcha droit à lui et lui prit les mains sans rien dire ; elle avait des larmes dans les yeux.